

Le « duende » des Delacampagne

Article paru dans l'édition du 28.06.07

Un livre à quatre mains : Duende (Visages et voix du flamenco), photographies d'Ariane Delacampagne, texte de Christian Delacampagne (L'Archange Minotaure, 45 euros). Un livre dont chaque page a le duende : « Le duende ? Voilà l'exemple même du terme intraduisible, si ce n'est dans un langage dont je ne voudrais pas abuser : celui de la religion. » Le duende, cet esprit, ce démon ; cet ange qui opère sur le corps des danseuses, dans le gosier des cantaores ou la cape du torero comme le vent sur le sable ; cet ange qui vient ou ne vient pas sans crier gare, le duende est inséparable du poète qui l'a le mieux approché, Federico Garcia Lorca. Lorca en tenait l'image du cantaor Manuel Torre.

Le duende, inspiration, souffle sacré, le duende vous prend et vous laisse, par-devant par-derrrière, sonne comme une transe, un transport : « Tout ce qui a des sons noirs, disait Manuel Torre (autrement dit, tout ce qui est teinté du pressentiment de la nuit ou de l'ombre de la mort), a du duende. » Le duende, visitation et moment exact, violence et irruption, ne se commande pas. Mais il peut vous choisir.

Pour un art populaire si exigeant - comme le blues ou le jazz -, il nous faut impérativement des Virgile. Christian Delacampagne - son oeuvre de philosophie politique ne va plus cesser de grandir - se fait le guide le plus doux, le plus moqueur et sage que l'on puisse rêver. Lors même qu'il parle des conflits les plus âpres, il garde le ton de qui ne veut rien imposer mais cherche à transmettre : les passeurs de l'instant. Rien des donneurs de leçon, des suffisants, des penseurs dont l'ambition sur terre se résume à passer pour penseur à leurs propres yeux. Même sa façon de dire les photographies d'Ariane Delacampagne sonne avec une élégance, tranchée : « Les photographies d'Ariane Delacampagne illustrent particulièrement cette vérité que j'ai mentionnée en commençant et qu'il ne faut, me semble-t-il, jamais perdre de vue : avant d'être un spectacle ou un objet de consommation marchande - fût-il doté d'un alibi intellectuel, politique ou universitaire -, le flamenco est avant tout une manière d'être. »

Une manière d'être, un délit, un sort que partagent, à leur insu, des gens qui n'ont jamais entendu le terme « flamenco », mais qui, tout autant que les Gitans de Jerez, savent la douleur de vivre. La douleur de vivre, « et, tout autant que cette douleur, la douceur d'exister ».

La fin de son texte, avant de céder la place aux noirs et blancs d'Ariane sa compagne, cette fin a la classe d'un « remate » (conclusion, chute, pointe, paragraphe), digne des sublimes remates de Rafael de Paula ou de José Tomas. Dans un monde souvent hostile, il est des êtres que doue la grâce. Ils n'avancent sérieux qu'en riant et dansent sur les trottoirs des grandes villes. Jamais ne vous accablent de leurs airs empruntés (à qui ?), jamais ils ne prennent celui de suivre, navrés mais pas si fâchés au fond, leur propre enterrement. Tel est Christian Delacampagne.

Ignorent-ils les misères, les deuils cruels et le doigt des dieux injustes ? Pas du tout, mais ils ne vous en accusent jamais. Ils bossent, ils aiment, ils travaillent, ils jouent et souffrent à leur tour sans en faire d'histoire. Tel était Christian Delacampagne, mort à Paris le 20 mai, à l'âge de 57 ans. Où peut-on entendre du « bon » flamenco ? Autant demander à un poète la liste des dix « meilleurs » temples de Kyoto. Si vous êtes sympa (mais la question ne plaide pas pour cette hypothèse), Christian vous eût répondu. Peu importe. Où ? Là où vous êtes, dans ce petit théâtre de la place Blanche où devant trois pelés et quatre ivrognes se produisaient, dans les années 1960, des génies. Et ce soir ? Pareil. Ici, là où vous guidera le duende des Delacampagne, à Mont-de-Marsan aussi bien (Festival Arte Flamenco, du 2 au 7 juillet).

Francis Marmande
